



Francophonie - persophonie, destins croisés

Yann Richard

► To cite this version:

Yann Richard. Francophonie - persophonie, destins croisés. Luqmân, Annales des Presses Universitaires d'Iran, 2003. hal-01398257

HAL Id: hal-01398257

<https://hal.science/hal-01398257>

Submitted on 17 Nov 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Yann RICHARD

Sorbonne nouvelle (Paris) et UMR Monde iranien

Francophonie – Persophonie

Texte provisoire, prière de ne pas citer sans l'autorisation de l'auteur

Depuis la chute du régime *pashtounophone* des Tâlebân et la victoire de l'Alliance du Nord à Kaboul, le retour relatif de la langue persane (appelée *dari* par les Afghans) donne une nouvelle perspective à la notion de persanophonie ou *persophonie* (pour reprendre l'expression utilisée par Bert Fragner). À l'issue de cette guerre surréaliste où la plus grande puissance du monde a été narguée par un vieillard caché dans sa grotte, la refondation d'un lycée français à Kaboul a été présentée par certains médias français comme le remède le plus approprié au désastre de la société afghane : la poursuite du rêve de la francophonie au cœur même de la persophonie éclatée. L'enjeu linguistique, instrumentalisé par les uns, idéalisé par les autres, peut nous servir de point de départ pour une réflexion sur le dialogue. En l'occurrence, puisque nous parlerons du persan et du français, il s'agit du dialogue d'ambitions dépassées par l'histoire, du dialogue de cultures universelles reléguées au magasin des accessoires. Mais l'enjeu moral du dialogue est tel qu'avant de se moquer, il faut se pencher sur l'histoire de ces deux grandes aventures humaines.

Le persan, langue du paradis

Les Européens se souviendront que le persan leur a servi longtemps de langue diplomatique et administrative avant d'acquérir, surtout à partir du XIX^e siècle, le statut de grande langue de culture. En effet, les Allemands, les Autrichiens et les Européens de l'Est en général (mais aussi dans une certaine mesure les Français) ont rencontré le persan par l'intermédiaire des Ottomans, empire dominé par des Turcophones, dont c'était devenu la langue de culture. On se souviendra que Selim Ier (qui se faisait appeler Selim Shâh, règne de 1512 à 1520), l'ennemi juré de la Perse safavide, composait des poèmes en persan. Il est vrai qu'à la même époque Shâh Esmâ'il (le fondateur de la dynastie safavide, règne de 1501 à 1524) écrivait sa poésie mystique en turc... En tout cas, pour les Français la langue persane, acquise à Istanbul par les *drogmans*, était l'instrument privilégié de la diplomatie orientale.

Les Britanniques ont rencontré le persan plus tard par l'intermédiaire de l'Inde où le persan était langue officielle. Les musulmans de l'Inde étaient fascinés par la littérature persane et les cours mogholes et se sont enrichies depuis des siècles de l'expertise des penseurs et artistes (peintres et musiciens) iraniens qui trouvaient l'air d'Ispahan oppressant idéologiquement et politiquement.

En Chine aujourd'hui encore, dans les mosquées, on trouve des livres exposant l'islam en persan, les prières sont souvent dites en persan.

Pour comprendre cette extension géographique de la persophonie, il faut se pencher sur la genèse de la langue persane.

Cette dimension internationale du persan nous rappelle un fait atypique dans l'histoire du monde musulman : les Iraniens qui ont été vaincus par les Arabes musulmans quelques années seulement après la mort du Propète Mohammad sont passés dans la nouvelle religion au cours d'un processus relativement spontané, la majorité des Iraniens devenant musulmans au bout d'environ deux siècles, sans jamais perdre leur identité nationale et leur langue. On a souvent dit que le persan moderne (celui qui est parlé par les Iraniens depuis le IX^e siècle jusqu'à nos jours) est né d'une réaction nationale contre l'envahissement de la culture musulmane arabe. Bert Fragner a critiqué cette vision romantique anachronique : la naissance du persan n'a rien à voir avec la résurgence de mouvements populaires (*sho'ubiya*) qui ont

accompagné la révolution 'Abbâside. Il s'agit plutôt d'une généralisation de l'emploi de la langue persane, relativement facile et souple (pour y intégrer des mots non persans), dans une région où l'administration était entre les mains de fonctionnaires iraniens qui ne maîtrisaient eux-mêmes l'arabe qu'au prix de beaucoup de difficultés. Les premiers écrits en persan moderne qui nous sont parvenus, datant du IX^{ème} siècle, sont des écrits religieux (commentaires et traduction du Coran écrits dogmatiques et philosophiques), très vite suivis de textes littéraires, les souverains locaux, loin de leurs suzerains califaux, demandant à leurs poètes d'écrire dans une langue compréhensible pour eux et pour le plus grand nombre.

Si l'on accepte cette interprétation non ethnique de la naissance du persan moderne, qui contredit en partie celle de Gilbert Lazard (pour qui il y a continuité et évolution graduelle entre le moyen-perse et le persan), cela voudrait dire que le persan, dès l'origine, aurait une sorte de dimension supra-ethnique. Ajoutons que, continuant l'usage antique d'écrire les langues de l'empire iranien à l'aide d'alphabets empruntés aux langues sémitiques (araméen), les scribes musulmans écrivirent le persan à l'aide de l'alphabet arabe, montrant qu'en choisissant cette langue, ils n'avaient aucune prévention contre l'autre.

Lien entre religion et langue en Islam, en Iran. Rôle de Ferdowsi

Pour les musulmans, la révélation a été transmise en arabe, langue qui doit absolument rester l'élément central de l'enseignement religieux : seule la lecture en arabe du texte sacré est légitime, et seule une connaissance approfondie de l'arabe permet de l'interpréter. Mais, comme l'a montré Nasrollâh Purjavâdi, le persan a été utilisé très tôt par les mystiques : c'était leur langue maternelle, plus charnelle et plus intime que la langue apprise à l'école et utilisée pour la vie publique. Les premières traces de cette langue du cœur sont déposées dans la mémoire au moyen des comptines dont la mère berce son enfant. Pour la différencier de la langue commune et lui donner la marque prosodique adaptée depuis le modèle arabe, elle est prononcée avec des syllabes longues et brèves, alors que la langue de prose est à syllabes égales.

Ferdowsi (940-1020) qui a composé l'immense épopée du Livre des Rois en persan a fait une double réussite : d'une part il a prouvé que cette langue, avec l'utilisation minimale de mots d'origine arabe, était capable d'exprimer des récits et des sentiments très variés, ouvrant la voie vers un essor littéraire immense. D'autre part en se disant musulman (il était chi'ite) et en employant le persan « moderne » pour chanter la grandeur des héros iraniens antiques, il permit aux musulmans iraniens de retrouver dans leur culture islamisée l'essentiel de leur identité et de leur mythologie iraniennes. Ainsi il garantissait l'islamisation de la culture persane qui a magnifiquement réussi son passage vers la civilisation islamique. Et nous avons, avec la langue persane, un cas unique dans le monde islamique d'une grande culture qui a survécu à la conquête musulmane tout en acceptant la nouvelle religion.

La force du persan, qui fut adopté par les poètes mystiques du Khorassan (depuis le XI^{ème} siècle) consiste à conquérir l'islam de l'intérieur. Et très tôt des traditions musulmanes rapportées du Prophète viennent même placer le persan au rang de « langue du paradis », langue des anges ou des Houris. On dit que la conversion de Salman le Perse à l'islam auprès du Prophète Mohammad était les prémices de la conversion de tous les Iraniens, qui donnaient sens à l'universalité de l'islam. Ainsi la langue du paradis pouvait légitimement exprimer les sentiments religieux puisque le Prophète lui-même l'avait reconnue.

Langue et nationalisme

Il serait paradoxal et anachronique de voir une volonté nationale moderne dans la constitution des empires ottomans et safavides en puissances rivales au début du XVI^{ème} siècle. On pourrait même dire qu'à cette époque, le dernier souci des dirigeants de la Perse était de défendre une idée nationale autour de la langue persane. Jusqu'en 1925, avec

quelques intermèdes sans importance, la Perse allait même être dominée par des souverains turcophones. Et dans le même temps, la diffusion de la langue persane de la Chine jusqu'en Europe (Bosnie) donnait à la Perse un rayonnement inespéré. Mais la coupure en deux du monde islamique, à la suite de la proclamation du chi'isme comme religion du royaume safavide (1501) donnait le premier coup d'arrêt à cette diffusion. On pourrait comparer ici l'extraordinaire diffusion du persan dans toute l'Asie et jusqu'aux Balkans à la suprématie acquise, en dehors de tout nationalisme, par la langue française dans les cours européennes du XVIIIème siècle. Qu'on se souvienne du concours proposé par l'Académie de Berlin en 1782 : « Qu'est-ce qui a fait la langue française la langue universelle de l'Europe ? par où mérite-t-elle cette prérogative ? peut-on présumer qu'elle la conserve ? » Le libellé de la question implique déjà que la suprématie du français ne fait aucun doute.

Une incertitude s'empare des révolutionnaires français qui s'aperçoivent que la popularité de leur langue auprès des aristocrates pourrait être un obstacle à son expansion en France même où beaucoup de citoyens ne la parlent pas. L'idéal universaliste de la Révolution va tenter, au travers d'un effort de mobilisation intérieure et des guerres révolutionnaires puis des guerres napoléoniennes, de diffuser encore les qualités qui assuraient le succès de la francophonie : logique interne, esprit critique, clarté et stabilité de la langue (à une époque où aucune langue européenne ne peut vraiment s'imposer comme langue internationale). La rationalité jacobine était devenue la raison d'État.

Le français s'est non seulement maintenu en Europe, mais il s'est même répandu dans le monde entier : diplomatie, religion, système métrique, sciences, expositions universelles, la langue de Voltaire s'imposait comme l'idiome commun. En Perse même, la modernisation utilisa de préférence le français comme véhicule, en partie pour ne céder aucun avantage à l'un des deux rivaux dont l'ingérence préoccupait de plus en plus les autorités des Téhéran, la Russie et l'Angleterre. Les élites iraniennes apprennent le français. Des gouvernantes françaises sont recrutées pour apprendre cette langue aux jeunes aristocrates. Dans l'école *Dârolfonun* créée en 1850, on s'efforça dans un premier temps de recruter des instructeurs parmi les nationaux des puissances non expansionnistes de l'Europe, comme l'Autriche ou la Pologne, et la langue d'enseignement commune, qui exigeait souvent une traduction par interprète était le français.

La suprématie du français en Perse fut accentuée par l'ingérence multinationale qui fit de cette langue la langue d'une grande partie de l'administration. Beaucoup d'écoles fondées par des missionnaires européens enseignaient le français aux chrétiens, puis aux musulmans également. L'Alliance israélite universelle, à partir de 1890, connue sous le nom abrégé (et plus laïc) de l'*Alliance*, enseignait les sciences modernes en français aux jeunes juifs d'Iran, mais aussi bientôt aux musulmans qui voyaient là une occasion d'accéder à la modernité (les enseignants étaient en général des Européens). Les douanes, gérées à partir de 1900 par des fonctionnaires belges entraînaient tout le ministère des finances à une gestion en français. Et lorsqu'en 1911 les Constitutionnalistes recrutent un Trésorier général pour réorganiser les finances, l'Américain Morgan Shuster arrive avec ses quatre collaborateurs tous francophones : leur langue de travail est le français.

Ainsi, bien qu'éloignée de la Méditerranée, la Perse accédait à la modernité par la langue de Voltaire, de la même manière que l'Égypte ou l'Empire ottoman. La suprématie de la francophonie s'est maintenue dans l'aristocratie et dans les classes intellectuelles jusqu'aux années 1960, et même jusqu'à la veille de la Révolution de 1979. Elle fut cependant grignotée lentement par l'anglais depuis la chute de Mosaddeq (1953) et la montée de l'hégémonisme économique et politique des États-Unis. Envoyer ses enfants aux États-Unis après leur avoir fait apprendre l'anglais devenait progressivement la clé de la réussite sociale.

Curieusement la révolution n'a pas remis en cause le prestige du MIT et de l'éducation américaine : les grands ministères (pétrole, affaires étrangères, économie...) ne pouvaient être

attribués qu'à des diplômés de l'outre-Atlantique. La suprématie de l'anglais devint tellement envahissante, notamment après la fermeture des instituts français, allemand (Goethe Institut) et italien qu'un universitaire iranien lui-même formé en Californie alertait les autorités sur le danger qu'il y aurait, pour la République islamique d'Iran, à ne pouvoir établir des relations avec le monde extérieur qu'avec la langue de la puissance américaine. Il fallait, disait-il, rétablir la tradition de l'enseignement du français pour communiquer avec une grande partie de l'Afrique et de l'Europe, l'espagnol et le portugais pour l'Amérique du Sud, le russe et le chinois pour l'Asie, etc.¹

L'envahissement de la Perse par la francophonie, puis par l'anglophonie n'était pas curieusement la première inquiétude des réformateurs persans du XIX^e et du début du XX^e siècle. Lecteurs de Voltaire et souvent fascinés par le modèle français, ils auraient presque souhaité devenir culturellement des francophones. Mais, à l'instar des jacobins, ils étaient avides de rationalisation étatique et voulaient construire une unité nationale centralisée, au prix, s'ils le pouvaient, d'écraser les particularismes régionaux et les résistances ethniques. Partagés entre leur nationalisme persan et leur occidentalisation, ils désiraient, comme Taqizâda en 1920, l'eupéanisation à outrance mais la préservation de l'identité par la langue et la littérature.

C'est la phrase célèbre de Taqizâda qui, en inaugurant à Berlin une nouvelle série de la revue *Kâva* en 1920, définit les nouvelles orientations idéologiques² :

«— d'abord l'adoption et la promotion, sans condition ni réserve, de la civilisation européenne, une soumission totale à l'Europe, l'assimilation de la culture, des us et coutumes, de l'organisation, des sciences, de l'art, de la vie, tout le mode de vie de l'Europe, avec pour seule exception la langue, en écartant toute sorte d'auto-satisfaction, toute objection qui pourrait venir d'un sentiment patriotique déplacé ou faux. [...] L'Iran doit s'eupéaniser en apparence et en réalité, corps et âme, c'est tout (Irân bâyard zâheran va bâtenan, jesman va ruhan farangi-ma'âb shavad, va bas)»

L'exception de la langue, dont Taqizâda demande qu'elle devienne le seul refuge de l'identité ne va pas de soi. Lorsqu'il écrit, en 1920, la pénétration du centralisme persan n'est pas encore entrée dans les faits, seules les grandes villes de province connaissent la persophonie. Telle est justement l'inquiétude de Taqizâda et des nationalistes qui voient avec anxiété les regroupements nationaux hétéroclites autour de la Perse : la Turquie qui, après avoir abandonné la plupart des possessions de l'Empire ottoman et avoir essayé en vain de conquérir l'Azerbaïdjan, se replie sur l'Anatolie où elle écrase les Kurdes sous le modèle d'une identité turque rêvée ; l'Irak, composé d'une mosaïque d'ethnies disparates, le Caucase turcophone regroupé en une entité qui s'approprie le nom d'Azerbaïdjan... Or Taqizâda, pas plus qu'Ahmad Kasravi n'était persanophone d'origine. Ces deux nationalistes « modernes » et laïcs sont issus de familles cléricales de Tabriz où on leur a appris à lire l'arabe du Coran avant de leur apprendre les premiers mots de persan. L'idée nationale persane est chez eux une volonté nationale plus qu'une raison ou une cause personnelle. Jusqu'à leur mort, en parlant ou en écrivant le persan, ils ne firent que traduire du turc.

Le rêve moderne qui fut celui des derniers rois de France puis celui de la Révolution française, d'imposer un modèle étatique dans tout le pays et d'utiliser la langue pour unifier la nation, ce fut aussi celui des nationalistes persans. Tous ceux qui, au nom de revendications

¹ Nasrollâh PURJAVÂDI - "Seytara-ye zabân-e engelisi va taz'îf-e zabân-hâ-ye digar".- *Nashr-e Nâresh*.- VI, 1 (âzar-dey 1364/1985) [La domination de l'anglais et l'affaiblissement des autres langues]

² Hasan Taqizâda, *Kâva*, éditorial du premier numéro de la deuxième série, Berlin, 22 janvier 1920, p. 279 de la réédition (Tehrân, Amir Kabir, 1356/1977)

régionalistes, autonomistes ou ethniques, ont résisté à cette politique répressive, ont systématiquement été accusés de manipulations étrangères. De graves crises régionales ont de fait permis des interventions étrangères, comme la sécession de l'Azerbaïdjan et du Kurdistan en 1946, encouragés par l'armée Soviétique. Cet échec et la trahison nationale qui apparaissait derrière les revendications locales suffisaient pour repousser tout assouplissement de la persanification de l'Iran.

La violence des discours jacobins et sa contestation par des partisans du pluralisme linguistique à l'intérieur de l'Iran a pu être mesurée dans une revue universitaire iranienne, *Nashr-e dânesht* ("Diffusion du savoir") en 1988 : dans un éditorial, l'éditeur de la revue critiquait les revendications exprimées par l'auteur d'une grammaire turque âzarie, qui demandait que la langue âzarie, parlée par environ 40% des Iraniens, fût reconnue comme deuxième langue nationale (alors que la Constitution de 1979 ne réserve ce rôle qu'au persan, autorisant par ailleurs l'enseignement et l'utilisation des langues régionales pourvu que les matières les plus importantes soient enseignées en persan). La tempête de protestations (et d'approbations) suscitée par son éditorial témoigne que le problème n'est toujours pas réglé. On se retrouve ici comme dans la France de 2002 pour laquelle l'intégration linguistique de la Corse dans la francophonie reste une doctrine intangible dont l'affaiblissement est ressenti comme un démantèlement national. Le moi collectif ne supporte pas le pluralisme linguistique.

L'*Atlas d'Iran* publié récemment d'après les statistiques du recensement de 1986, prouve que beaucoup de chemin reste à faire pour uniformiser l'Iran et il semble que l'évolution aille dans ce sens : alphabétisation généralisée, urbanisation rapide, brassage culturel dû aux migrations intérieures et vers l'étranger pour chercher des emplois, forte influence des médias nationaux font ce que le nationalisme volontariste ne réussissait pas à imposer. Le persan est aujourd'hui compris dans tout l'Iran même s'il n'est pas employé partout. L'école et la radio ont pénétré les résistances les plus anciennes et les plus tenaces.

L'ère de la mondialisation

À l'heure où la médiatisation accrue nous fait oublier les repères essentiels de notre identité et nous fait oublier notre propre langue (les médias nationaux contribuent plus rapidement que l'invasion des Mongols à la disparition des langues classiques, en Iran comme en France), deux cultures linguistiques, la francophonie et la persophonie sont confrontées à un défi semblable. Il ne s'agit pas de mener un combat d'arrière-garde, mais de mesurer les ancrages de notre identité pour savoir qui veut dialoguer d'un côté et de l'autre.

La langue a des niveaux différents selon qu'on s'adresse à ses proches immédiats ou que l'on écrit dans l'espoir de passer à la postérité. L'écriture porte en elle-même l'ambition de rester (*scripta manent* disait-on en latin). Et l'écriture poétique, de par sa plus grande aptitude à être mémorisée, reste sur le papier et sur le cœur. On a vu que dans la genèse de la langue persane moderne, il y a un peu plus de dix siècles, une conjonction de phénomènes divers a abouti à la constitution d'un idiome efficace. Résumons : permanence d'un fond linguistique moyen-perse hérité des Sassanides ; nécessité de communiquer entre provinces éloignées au moyen d'une langue accueillante pour les néologismes, et grammaticalement simple ; besoin d'une langue qui se présente avec des traits constitutifs de la culture musulmane arabe dominante (écriture, vocabulaire, système prosodique) ; besoin d'exprimer dans cette langue à la fois l'identité séculaire de la Perse, dont le souvenir restait prégnant, et l'identité moderne de l'islam qui s'imposait comme religion de la majorité des Iraniens.

Miraculeusement le composé linguistique a pris racine, et les poètes mystiques lui ont donné très tôt sa légitimité. Plus miraculeusement encore, cette langue dont beaucoup d'éléments venaient d'ailleurs (de l'arabe, puis du turc) a établi un dialogue constant entre la culture populaire non-écrite, faite de contes, de comptines, de récits chantés et de cantilènes

pour les grandes lamentations rituelles, et la culture savante, nourrie de Coran, d'arabe, de philosophie et de spéculation mystique. On constate en Iran la grande solidité de cette alliance en voyant l'écho des grands récits du *Livre des Rois* dans les récitations populaires, l'écho du drame de Siyâvash, le jeune héros injustement accusé d'adultère, dans les célébrations rituelles du martyr de l'Imam Hoseyn, l'équivalent chi'ite de la Passion du Christ pour les chrétiens. La connaissance de la poésie est fondamentale dans ce processus : jamais elle ne s'est éloignée de la culture populaire et on trouve encore aujourd'hui en Iran des gens qui connaissent par cœur des poèmes qu'ils n'ont jamais lu à l'école.

Le sort du français est plus complexe sans doute, car la culture littéraire s'y est développée depuis la Renaissance, dans une élite qui se nourrissait des auteurs grecs et latins, dont loin des thèmes folkloriques et dans une langue souvent incompréhensible pour le commun des mortels³. Les éléments étrangers existent bien sûr dans la langue persane, puisque la langue savante, depuis la conquête musulmane, est l'arabe, plus apte à exprimer l'abstraction et la spéculation, et indispensable pour l'enseignement des sciences religieuses. Mais cet élément religieux, loin d'aliéner la langue savante, lui donne une touche de légitimité : quand on ne comprend pas un mot arabe compliqué, on ne met pas cette étrangeté sur le compte d'une pédanterie artificielle du locuteur, mais sur celui d'une pénétration plus grande de celui-ci dans le domaine religieux.

De ces deux destins divergents retenons encore ceci : l'unification nationale autour de la langue a été plus profonde et plus efficace en France, où la même langue a été utilisée par les dirigeants politiques et par l'administration ainsi que dans l'enseignement alors qu'en Iran, jusqu'en 1925, la dynastie régnante parlait turc comme du reste une grande partie de la population. Les efforts d'alphabétisation ont largement compensé aujourd'hui cet écart. Mais, en France comme en Iran les questions linguistiques divisent fortement les partisans de l'intégration nationale et ceux de l'autonomie régionale.

Une autre dichotomie atypique vient affecter le sentiment national iranien : le nom même de sa langue, qui ne correspond aujourd'hui qu'à celui d'une grande province (le Fârs, la Perside des Anciens). Alors que le pays s'est toujours appelé *Irân* et nommait sa langue *fârsi*, les Occidentaux l'appelaient traditionnellement la Perse, leur langue étant le persan. L'appellation « Iran », imposée par Rezâ Shâh aux chancelleries étrangères en 1935 n'était qu'une revendication de reconnaissance nationale, pour rompre d'avec les images vieillottes qui encombrant les mémoires (tapis persan, miniature persane, chat persan, littérature persane) au détriment des connotations dynamiques (l'Iran moderne, le pétrole iranien, le chemin de fer transiranien). Aujourd'hui par contre, pour revenir à une image plus traditionnelle et moins conflictuelle de la modernité, des intellectuels iraniens proposent de revenir, dans les langues européennes, à l'appellation traditionnelle (la Perse)⁴.

Le rôle de l'Académie, dans les deux langues, a été de fixer des normes et de définir les mots, éventuellement (en Iran) de définir des termes nouveaux, ou de les accepter. La contradiction entre ce rôle de gardien national et la dimension internationale de ces langues se traduit par des mesures qui risquent de briser les liens anciens. Par exemple, en choisissant l'alphabet latin, les turcs kemalistes adoptaient une solution radicale qui les a culturellement éloignés de leur passé et de leurs colocuteurs turcophones d'Azerbaïdjan et d'Asie Centrale. Sans aller jusqu'à ces excès, les réformes ici de l'accentuation ou de l'orthographe, là du vocabulaire et de l'écriture (manière de couper les mots en persan écrit) rendent différente la langue et accentuent les différences.

³ Aliénation bien décrite par Thierry Maulnier dans son *Introduction à la poésie française*, rééd. Paris, Gallimard, 1982.

⁴ Ehsan YARSHATER.- "Communication".- *Iranian Studies*.- XXII, 1 (1989).- 62-65.

Mais l'expansion de la langue écrite dans des codes nouveaux (où le vocabulaire technique est très souvent emprunté à l'anglais), et la fixation trop rigide de la grammaire classique démarquée d'une langue parlée constamment renouvelée représentent un autre danger. Aujourd'hui les écrivains iraniens, prolongeant la pratique épistolaire privée qui utilise par écrit la familiarité de la langue parlée, transcrivent souvent les phrases telles qu'on les dit au quotidien, et inventent ainsi une nouvelle langue. Il y a désormais de plus en plus deux langues écrites et une littérature qui devient incompréhensible en dehors des frontières actuelles de l'Iran. La même chose peut être dite, *mutatis mutandis*, du français des romans policiers ou des médias, de plus en plus différent de la langue de Voltaire. Dans cette diglossie, que deviennent persophonie et francophonie ?

Conclusion

Les civilisations savent désormais qu'elles sont mortelles, disait André Malraux. On pourrait dire la même chose des espaces de culture que sont la francophonie et la persophonie. Sans doute est-il douloureux de constater la disparition de ces zones de dialogue international. Les politiques nationales hégémonistes changent selon l'attrait politique et économique des centres historiques et des métropoles commerciales. Le persan a cessé son expansion dans le monde musulman à partir du XVI^e siècle, mais il a bénéficié jusqu'au début du XX^e siècle d'un élan extraordinaire dont on peut constater encore aujourd'hui les traces. C'est aujourd'hui une langue parlée dans trois pays d'Asie, et une culture d'une exceptionnelle richesse qui continue de s'enrichir grâce aux Iraniens, Tadjiks et Afghans qui l'utilisent. La diaspora iranienne et afghane de la fin du XX^e siècle a constitué une chance supplémentaire pour la langue persane à laquelle elle a donnée une dimension planétaire : jamais on n'avait osé imaginé que des livres, recueils de poèmes, œuvres de théâtre ou de cinéma en persan puissent être créées et diffusées en Europe, en Amérique du Nord ou en Australie comme autrefois à Istanbul ou à Calcutta. L'universalité de la langue persane, dans la mesure où la communication entre les foyers traditionnels de cette langue et les centres multiples de production sont maintenus, reprend un avantage. Souhaitons, ce qui ne semble pas réalisé pour l'instant de manière massive, que les générations futures de persanophones vivant à l'étranger conservent leur patrimoine linguistique et le transmettent à leur tour à leurs enfants.

Quant à la France, qui fait des efforts pour maintenir une organisation internationale de la francophonie alors que les élites de l'Afrique francophone cherchent à envoyer leurs enfants à Harvard ou à Stanford, son espace d'influence culturelle se restreint à mesure que les intérêts économiques dépassent la dimension de l'hexagone national. En Europe même, il semble que la langue commune devienne de plus en plus l'anglais (c'est déjà la langue commune des Suisses alémaniques et romands). Il restera donc quelques foyers de francophonie dominante, en Europe de l'Ouest, au Canada et en Afrique noire, mais les défis futurs ne sont pas perdus.

On peut rêver en effet qu'en abandonnant les rêves de domination planétaire, la superpuissance américaine laisse se développer dans le monde les particularismes et les espaces de pluralisme culturel. La chance du Québec est de pouvoir exiger le bilinguisme, qui oblige les fonctionnaires canadiens à apprendre le français. La chance des Wallons pourrait être, en apprenant tous le flamand, d'obliger les flamingants à apprendre tous le français et à accepter son usage chez eux.

Mes réflexions sur le destin de la francophonie et de la persophonie m'incitent à plaider pour l'enseignement des langues. Il n'y aura pas de dialogue entre nous si nous sommes obligés en permanence d'utiliser la langue d'une troisième nation, toujours la même, pour nous comprendre. Si chacun parle son dialecte sans faire l'effort d'être compris, cela s'appelle la Tour de Babel. L'idéal serait que chacun parle sa propre langue et que tous se comprennent. Cela s'appelle la Pentecôte.

Bibliographie

- Louis-Jean CALVET .- *La guerre des langues et les politiques linguistiques*.- Paris, Hachette Littératures, 1999 [Première éd. Payot, 1987].- 294 p., bibliogr.
- Bert G. FRAGNER .- *Die "Persophonie". Regionalität, Identität und Sprachkontakt in der Geschichte Asiens*.- Berlin, Dar Arabische Buch, 1999.- 116 p., bibliogr
- Bernard HOURCADE, Mahmoud TALEGHANI & Hubert MAZUREK .- *Atlas d'Iran*.- Montpellier-Paris, Reclus-La Documentation Française, 1998 (Dynamiques du territoire).- 192 p., nombreuses cartes, bibliogr., index
- Gilbert LAZARD .- *La formation de la langue persane*.- Paris, Institut d'études iraniennes, 1995 (Travaux et mémoires de l'Institut d'études iraniennes, 1).- 190 p., index
- Shâhrokh MESKUB .- *Melliât va zabân : naqsh-e divân va din va 'erfân dar nasr-e fârsi*.- 2ème éd., Paris-Vincennes, Khâvarân, 1368/1989.- 226 p. [La nation et la langue : le rôle de l'administration, de la religion et de la mystique dans la prose persane]
- Nasrollâh PURJAVÂDI .- *Negâh-i digar... Maqâlât va naqd-hâ*.- Tehrân, Ruzbehân, 1367/1988.- 272 p. [»Comprend notamment "Îrân-e mazlum" (L'Iran opprimé), repris de *Nashr-e dânesht*.- VII/5 mordâd-shahrivar 1366/1987.- 2-10 ; critique virulente d'un livre du Dr Hey'at sur l'histoire de la langue et des dialectes turcs. Défense de la constitution iranienne de 1979 qui garantit l'intégrité territoriale et l'unité linguistique nationale sans interdire l'usage et l'enseignement des langues régionales.]
- Nasrollâh PURJAVÂDI .- "Farhangestân va mas'ala-ye vâzhahâ-ye bigâna".- *Nashr-e dânesht*.- XIII, 3 (1372/1993).- 2-3 [L'Académie iranienne et le problème du vocabulaire étranger]
- Nasrollâh PURJAVÂDI, ed. .- *Dar bâra-ye zabân-e fârsi*.- Tehrân, Nashr-e dâneshtgâhi, 1375/1996 (Bargozida-ye maqâla-hâ-ye Nashr-e dânesht, 7).- 442 p. [Sur la langue persane]
- Nasrollâh POURJAVADY .- « Philosophie iranienne et caractère sacré de la langue persane », in *Mélanges littéraires et mystiques*.- Téhéran, Presses universitaires d'Iran, 1998.- 7-40 [traduit d'un article paru dans *Nashr-e dânesht*.- VIII, 2 (Bahman-esfand 1366/1987).- 2-15]
- Nasrollâh PURJAVÂDI .- "Farânsa dar Irân".- *Nashr-e dânesht*.- XVI, 3 (1378/1999).- 2-4 [Le français en Iran]
- Nasrollâh PURJAVÂDI .- *Bu-ye jân : maqâla-hâ'i dar bâra-ye she'r-e 'erfâni-e fârsi*.- Tehrân, Markaz-e nashr-e dâneshtgâhi, 1372/1993.- 278 p., index [Le parfum de l'âme : mélanges sur la poésie mystique persane]
- Ehsan YARSHATER .- "Communication".- *Iranian Studies*.- XXII, 1 (1989).- 62-65.

Yann Richard
yann.richard@univ-paris3.fr
Paris, 23 février 2002